

Course on Carnet

24-5

Transcription partielle par P.Petit, S.S.A.

Alexis Carrel, l'auteur de l'ouvrage "l'homme cet inconnu", est né en 1873 à Ste-Foy-les-Lyons, France. Diplômé de l'Université de Lyons en 1890, il y reçoit son doctorat en médecine en 1900, et pendant deux ans il occupe la fonction de prosecteur à la faculté de médecine de la même université. C'est là qu'il a commencé à faire des recherches expérimentales qu'il a continuées à l'Université de Chicago en 1905. En 1906 il fait partie du corps des médecins du Rockefeller Institute for Medical Research à New York, pour devenir membre de cet Institut en 1912. C'est là qu'il a développé une nouvelle méthode pour la suture des vaisseaux sanguins, qui a permis de faire des transfusions de sangs sans danger, et de transplanter des artères, des veines et des organes. Il a étudié aussi la préservation des tissus hors du corps et son application en chirurgie. Ces travaux lui ont permis, en 1911, d'étudier l'état des tissus lorsqu'ils vivent en dehors de l'organisme. En 1912 il reçut le prix Nobel pour ses contributions à la chirurgie des vaisseaux sanguins. Dès le début de la Grande Guerre il retourna en France où il inventa une nouvelle méthode pour le traitement des blessures qui a permis de sauver un grand nombre de vie et d'éviter des amputations. Le traitement est appelé le traitement Carrel-Dakin. Avec le Dr. du Noüy et d'autres collaborateurs il a étudié les lois de la cicatrisation des plaies. En 1919 il reprend ses travaux à l'Institut Rockefeller où il développe de nouvelles techniques pour la culture de tissus in vitro.

(p. 2) En 1935 il publie son ouvrage intitulé "L'homme cet Inconnu", et qui parut en même temps en Anglais sous le titre "Man the Unknown", devenu ce qu'on appelle "a best-seller" - ce qui, à mon avis, n'a pas diminué sa valeur.

Nous allons étudier dans cette série de cours les passages qui sont

d'un très grand intérêt au point de vue philosophie des sciences. Et je voudrais commenter aujourd'hui un seul paragraphe de la préface qui met en relief le titre de cet ouvrage. P. VI "Avant de commencer ce travail...."

Parmi les savants qui s'aventurent dans le domaine de la philosophie, ce sont encore les médecins qui sont les plus intéressants. L'étude et la pratique de la médecine qui a comme sujet l'homme - ne l'oublions pas - semblent prêter à la réflexion philosophique. Les premiers médecins étaient d'ailleurs des philosophes. Empédocle était médecin; Aristote descendait d'une famille de célèbres médecins, et toute sa vie il a conservé le goût de la médecine. C'est son goût de l'expérimental qui le distingue si profondément de son maître Platon auquel il reprochait d'être trop dialecticien.

Leur attitude à l'égard de l'homme était profondément différente. Pour Platon, le corps est une prison pour l'âme. Il explique l'union de l'âme et du corps par la déchéance de l'âme. L'état naturel de celle-ci c'est l'état de séparation. C'est pourquoi il n'existe pour lui qu'une union purement accidentelle entre l'âme et le corps. L'union du corps est un obstacle à la connaissance. Pour Aristote au contraire, l'âme est naturellement unie au corps: ensemble une unité substantielle. C'est l'état de séparation qui est préternaturel. L'âme a besoin du corps parce que sans lui elle ne peut naturellement connaître: elle ne peut penser sans images, il ne peut y avoir d'images sans sensation externe. La connaissance n'est pas une réminiscence mais une véritable naissance. L'expérience est l'origine non seulement de notre connaissance sensible, mais aussi de toute connaissance du réel, du physique aussi bien du métaphysique. Platon délaissera aussitôt l'expérience pour se retirer dans le monde des idées; Aristote au contraire s'applique à scruter ces choses sensibles parce qu'il sait que pour nous le monde des

(p. 3)

choses purement intelligibles ne se trouve pas à côté du monde sensible, mais au-delà de celui-ci, et que ce n'est qu'en regardant à travers le sensible et non à côté de lui, que nous pouvons nous élever au-dessus de lui. Et c'est justement le goût pour l'intelligible qui le pousse vers le sensible.

Cf. De Gen. et Corrupt. I, 2, 316a 5-15 (p. 13)

(S. Thomas leç. III, n. 8) Aussi De Coelo III, chap. VII
II, chap. XIII

La science expérimentale n'a pas suivi le conseil d'Aristote. Se contentant de quelques observations très rudimentaires, elle se perdait aussitôt

(p. 4) dans des considérations très générales et très dialectiques qui ne s'occupait plus de l'expérience dont elle était partie. Et à ce point de vue, c'est Platon qui a gagné son point. Pendant des siècles, la science expérimentale a platonisée, et surtout la médecine. Songeons seulement aux satires de Molière. On s'élevait aussitôt à la nature des choses. "Opium facit dormire, quia est in eo virtus dormitiva cujus est natura sensus assoupirae." Et les sciences qui ont un rapport plus immédiat à la médecine ont été les dernières pour adopter la méthode expérimentale.

C'est Claude Bernard (1813-1878) qui a le plus fortement réagi contre la dialectique platonisante de la médecine de son temps, comme on peut le voir dans sa célèbre Introduction à la médecine expérimentale (Paris, Baillière et Fils, 1865). Il voulut libérer la médecine de la région des systèmes, afin qu'elle revête de plus en plus la forme analytique, pour rentrer ainsi graduellement dans la méthode d'investigation commune aux autres sciences expérimentales. cf. p. 9: "Les idées que...."

Bernard faisait une distinction très juste et très pénétrante entre la pure observation et l'expérience. p. 28-30; 33-35

(p. 5) Les idées de Claude Bernard rencontrèrent une grande résistance au moins passive. Et nous n'avons qu'à songer au cas de Pasteur, Pasteur qu'on n'aimait pas parce qu'il était un expérimentateur. On ne peut expliquer

autrement l'aveuglement de ses ennemis.

Si cette résistance ne peut être justifiée, on peut l'expliquer. Dans la personne du médecin, l'expérimentateur a eu à vaincre une certaine timidité devant l'homme, le sujet des sciences médicales; il avait à vaincre de faux préjugés qui découlaient néanmoins d'un certain respect pour l'homme. Le médecin, en effet, était invité à appliquer à l'homme les méthodes employées pour l'étude des choses les moins nobles; il ne pouvait admettre la possibilité de conserver sa dignité tout en s'engageant dans ces voies de recherche. (Remarquons que la chirurgie fût longtemps pratiquée par les barbiers); et songeons aussi au tableau de Rembrandt "La leçon d'anatomie", où malgré la circonstance, les médecins sont habillés en grands seigneurs. Ils avaient peur de perdre l'équilibre.

L'impulsion donnée par Claude Bernard eut comme conséquence de tirer les études biologiques vers les sciences purement physiques. Et cela était nécessaire. Ainsi, la physique nous fournit l'idéal même de la science expérimentale. Mais ce mouvement même a été désastreux pour les sciences biologiques. Il a dégénéré en système, ce que Bernard voulait justement éviter. Il avait aboutit au scientisme. Le scientisme est essentiellement une conception philosophique selon laquelle toute science expérimentale se ramène à la physique, et si nous distinguons les sciences biologiques des sciences purement physiques, cela tient uniquement à la complexité des phénomènes vitaux, et à notre ignorance qui nous empêche de les ramener à des phénomènes purement inorganiques. Et c'est justement contre cet esprit de système que réagit aujourd'hui Carrel.

Voyons maintenant pour quelles raisons le scientisme a fait oublier l'homme. Nous avons vu que selon Bernard l'expérience se distingue de la simple

observation, en ce qu'elle est une observation provoquée. L'expérience scientifique est une opération d'art, une opération dirigée par une théorie qui était à son tour et originellement suggérée, soit par de simples observations, soit par d'autres expériences. Dans l'expérimentation il y a une activité de l'esprit qui agit sur l'objet étudié. Ainsi, la simple mesure de d'une longueur, est déjà une œuvre d'art: elle est pour ainsi [dire] un objet fabriqué par la mensuration et une longueur est si bien un objet fabriqué qu'elle doit être définie par la description du procédé de mesure qui nous l'a fourni, et que nous représentons par un certain nombre auquel nous associons un autre symbole qui désigne le procédé de mesure. L'expérimentateur est ainsi deux fois artiste: il l'est dans la construction d'une théorie, et il l'est dans l'expérimentation. Prenons l'exemple le plus clair, celui de la physique.

(p. 7) Le physicien institue des expériences qui consistent à faire des nombres-mesures. Entre certains nombres-mesures il constate des relations constantes. Ces relations constantes s'appellent lois. Pour expliquer ces relations constantes, il construit une théorie d'où il pourra déduire ces relations à titre de conclusions. Cette théorie prend nécessairement une forme mathématique puisqu'elle doit nous permettre de dériver des relations entre grandeurs mesurées. Nous savons que la mathématique est à la fois une science et un art: la fin de la mathématique, c'est la connaissance. Mais cette connaissance ne peut être atteinte qu'à travers des opérations, des constructions, et c'est par là que l'œuvre mathématique participe de l'art. Dans la physique qui se sert des mathématiques, le rôle de l'art est moins considérable que dans la mathématique considérée en elle-même. En effet, les postulats mêmes de la mathématique sont déjà des œuvres d'art: ils ne sont pas des principes absolument donnés. Nous nous donnons les postulats fondamentaux. Mais les grandeurs expérimentales de la physique ne sont pas de pures grandeurs. Dans l'expérimentation, nous sommes guidés non seulement par une théorie, mais aussi par des conditions

(p. 8)

objectives: on ne peut pas mesurer une grandeur d'une façon quelconque: notre procédé de mesure est lui-même mesuré par des conditions objectives, par la nature. Et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue. Bien que le scientiste proclame hautement l'importance capitale de l'expérience, il considère néanmoins la nature comme une matière de construction, et non comme un pur objet. Le seul fait de croire que les théories physico-mathématiques, si on pouvait les pousser assez loin, pourraient nous donner une connaissance exhaustive de la nature, c'est déjà considérer la nature même comme un objet d'art, que nous n'avons qu'à reconstruire dans la pensée.

(p. 9) Remarquons que l'expérimentation est pour une large part une intervention dans la nature. Nous devons pour ainsi dire arrêter la nature pour obtenir des renseignements; nous lui imposons quelque chose de nous-même dans la mensuration: et par rapport à cette mensuration imposée, l'objet auquel nous l'appliquons est comme une matière déterminable. Tout ce qui dans l'objet ne pourrait se prêter à être reconstruit par nous, est considéré comme négligeable ou inexistant. Et nous pouvons ainsi comprendre la tentation de croire que la nature n'est qu'une matière pour l'art humain. Le fait de croire que seule la méthode physique peut nous fournir une connaissance vraie et objective de la nature, c'est verser dans le subjectivisme.

Notons aussi que l'intelligence humaine n'est nullepart plus à l'aise que dans la physique et dans la mathématique. Nous sommes naturellement plus artisans que philosophes. Dans l'art nous nous imposons aux choses, dans la science prise purement comme telle, ce sont les choses qui nous mesurent. Nous comprenons plus facilement les choses que nous produisons nous-mêmes, que les choses qui (p. 10) s'imposent à nous. Et par conséquent, si nous nous abandonnons à notre démon créateur aux dépens de notre intelligence spéculative, nécessairement nous fuyons la nature, et nous nous isolons dans le domaine de l'art. On ne veut plus

que ce que l'art humain peut révéler des choses. Et par conséquent, le facteur art, qui est nécessaire dans l'investigation de la nature, n'est plus un art qui coopère avec la nature, qui sert exclusivement à dégager la nature, mais il transforme la nature elle-même en une oeuvre d'art. Et c'est pour cela même que les hommes se portent de préférence vers les sciences de la matière, où il est le plus évident que l'homme n'y peut réussir que dans la mesure où il dégage lui-même l'objet en mesurant. Et nous voyons d'ailleurs que lorsqu'on parle aujourd'hui des merveilles de la science, on met l'accent sur la science, et on ne pense pas tant à l'objet qu'à celui qui l'a dégagé. Toute l'admiration se porte vers l'art et l'artisan: l'objet est mis à l'arrière-plan.

Cette attitude entraîne des conséquences assez paradoxales. Bien qu'on (p. 11) donne tout le mérite au sujet, on diminue ce sujet. Et pourquoi? Parce qu'on le confond avec l'objet - on ne voit en lui que l'artisan, ou plus justement l'instrument. On admire l'instrument plus que celui qui s'en sert, et on ne voit dans l'objet que ce qui est l'œuvre de l'instrument.

L'artisan est confondu avec l'objet, ou plutôt avec cet aspect de l'objet que, grâce à l'art, il réussit à dégager. Car si on n'envisage dans le savant que la simple faculté de reconstruire, et si on prend ainsi comme norme de son intelligence le niveau même de l'objet, on établit ainsi une certaine homogénéité entre l'objet et le sujet: on rabaisse l'homme au niveau de la matière et du mesurable; l'homme devient une intelligence faite pour penser au niveau de la matière, un niveau qu'il a d'ailleurs lui-même imposé à cette matière. Disons même qu'il n'arrive même pas au niveau de la matière qui est infiniment plus riche que ce que nous pourrions en connaître par la méthode des sciences purement physiques.

(p. 12) Ce culte pour le caractère constructeur de l'intelligence, et pour le niveau

où cette intelligence réussit le mieux, ce culte s'étend à tous les domaines : à la politique aussi bien qu'à la philosophie. La politique n'est plus tout d'abord une science, ni une prudence qui se règle sur la nature, mais exclusivement un art. Les systèmes phiques se multiplient indéfiniment, parce qu'on la considère, non comme une science de l'objet, mais comme une construction du sujet: on conçoit ainsi des philosophies aussi variées que les œuvres d'art: on considère l'objet comme une matière première indéfiniment malléable au gré des individus, et qui n'est, par conséquent, même pas une nature. Il n'y a ici-bas rien de plus admirable que l'intelligence humaine, mais n'oublions pas qu'elle tire toute sa valeur, non de sa constructivité, mais de ce qu'elle est une faculté de l'objet: connaître, c'est être l'autre en tant qu'il est autre; le connaître n'est pas un faire.

Les choses, dit Aristote, qui sont les plus connaissables en soi, sont le (p. 13) moins connaissables par rapport à nous. Et les choses qui sont les plus superficielles en soi, sont les plus claires pour nous.

Tournés tout entiers vers ce qui est le plus connaissable par rapport à nous, nous essayons de tirer toutes les choses et tous leurs aspects sur le plan de ce qui est le plus connaissable par rapport à nous; au lieu de se servir seulement de ce qui est le plus connaissable par rapport à nous, pour pénétrer plus avant dans ce qui est plus connaissable en soi.

Si l'homme se porte tout entier vers le niveau des sciences expérimentales, nécessairement il se rabaisse, nécessairement il devient pour lui-même un inconnu: il devient aveugle devant tout ce qui en lui échappe à la rigueur de la métrique expérimentale, c'est-à-dire, devant tout ce qu'il y a de plus noble en lui.

Obsédé par le démon de la fabrication.

1. Ceux qui font aujourd'hui quelque chose sont tous des artistes. Ceux qui sont bien ne sont plus qu'intéressant.
2. Si nous mettons l'accent sur l'art, nous ne poursuivons plus la science pour elle-même. D'où, nous considérons la nature comme une matière malléable: il ne restera que l'homme en conflit avec la nature, qui doit maîtriser la nature, ni pour ni par la nature, mais en imposant à la nature des déterminations fabriquées. L'homme doit supprimer toute détermination qui s'imposerait à lui; supprimer tout objet qui le mesurerait. Le procédé à suivre consistera à dénuder la matière de la forme: à la priver de la forme, à ne considérer la matière que comme privation. On répondra à la nature, non par la forme naturelle, mais par l'art qui lui impose des formes artificielles. Nous nous moverons alors dans la marge d'indétermination. De là résultera d'ailleurs la destruction de l'homme lui-même. C'est d'ailleurs ce que nous constatons en Russie. Industrialisme poussé jusqu'au bout. Faire n'importe quoi avec n'importe quoi: pas de viae determinatae de la nature; négation de la science pure comme fin.
3. Carrel constate que l'homme est en train de se démolir. Il le voit là surtout où l'homme s'impose comme créateur. Si l'homme ne veut vivre que dans une univers de sa propre création, il ignore par le fait même, et avant tout la vie. (Ce n'est que la vie communiquée par Dieu qui est à la fois art et nature).
4. Voyons tout d'abord ce qui correspond dans Carrel à la matière exposé dans le premier cours.
5. L'intellectuel que nous appelons moderne est furieux non pas contre son ignorance, mais contre les objets les connaissances qu'il ne peut dominer complètement. Il est furieux du fait que la philosophie veuille être autre chose qu'une rêverie. De là la haine de la métaphysique et de la théologie qui veut être plus que morale.

(p. 6) Voilà quelques idées que vous connaissez déjà.

Renversons maintenant l'idée de la précellence de la science, et mettons l'art au premier rang, pour voir ce qui arrive.

Est-ce une pure hypothèse? Nullement. Il y a Marx, il y a Dewey très imp. éducat.

I

Les conséquences de la primauté de l'art

I. Théoriques.

1) Si nous rejetons la précellence de la science, ce qui était art spéculatif devient pratique. L'activité artistique dans l'ordre spéculatif se transforme en activité transitive (actuelle ou virtuelle).

L'intelligence devient une faculté pratique. La liberté prime.

2) La primauté de l'art rejette la métaphysique - science pure, aussi bien que la mathém. comme science spécul. - elle rejette aussi la nature et la phil. de la nature. Il faut rejeter alors la "condition du monde", et ne retenir que ce que le monde nous permet de fabriquer.

Donc plus de science expér.

3) Elle rejette toute transcendance parce qu'elle rejette l'Objet. L'objet qui s'imposerait est remplacé par l'art qui s'impose. L'intellectuel que nous appelons moderne est furieux, non pas contre son ignorance propre, mais contre les objets, contre les connaissances où il ne peut dominer complètement; contre les conn. qui ne finissent pas par être des expressions de soi-même. De là la fureur contre la philosophie et la théologie qui sont fondées sur l'idée même de la transcendance. Il a la haine de ce qui le dépasse et de ce qui s'impose, même de ce qui s'impose dans l'ordre purement naturel. De là Langevin. Aussi chez catholiques qui ne croient à la théologie que comme sc. morale.

4) Rejetant tout objet, elle rejette toute détermination. La détermination donnée est réfractaire à l'art. L'art suppose une malléabilité, une potentialité. Si l'art prime tout, il lui faudra potentialité pure: la matière première.

Les déterminations qui existent, il va falloir les supprimer, les maîtriser: il faut dépouiller la matière de ses formes → faire n'importe quoi de n'importe quoi. Par là arriver à transformer le monde par la liberté. Les deux réalités fondamentales: la matière première et la liberté.

5) La matière devient pure privation. Chez Aristote la substance naturelle comporte 3 principes:

- a) deux principes contraires: la forme et la privation.
- b) un principe qui n'est contraire ni à la forme ni à la matière: la privation, qui n'est autre chose que la matière en tant que privée de forme.

Ici, la contrariété existe entre la matière et la forme, et on poursuit l'émancipation de la privation par l'art. Note sur Adler, p. 168.

6) C'est la nature qui est l'ennemi de l'homme: les déterminations de la nature sont en conflit avec la liberté humaine. Il y a crisis. L'existence dans le monde est par conséquent dialectique: le processus dialectique qui fait l'histoire est consacré à l'émancipation de la privation. C'est l'homme qui doit réaliser cette émancipation par l'art: en imposant sa liberté au monde. Il doit supprimer toute détermination qui s'imposerait à lui, supprimer tout objet qui le mesurerait; se supprimer soi-même comme objet, comme détermination donnée. Il faut que l'homme se fasse et se refasse.

De là du reste la destruction de soi-même (Russie). Remarquez que les personnes exécutées qui s'avouent coupables sont des marxistes de premier rang. Il faut que l'homme s'ignore comme nature, comme vie.

7) L'homme est Dieu : créateur. - David de Dinant

De là humanisme absolu.

8) De là l'industrialisme: la primauté de l'industrie: faire n'importe quoi avec n'importe quoi pour réaliser la liberté humaine.

9) L'homme répond à l'appétit de la matière non par la forme naturelle, mais par la forme artificielle de sa création propre.

(p. 7a) 10) La physique devient ainsi le savoir suprême, la sagesse, qui ordonne tout. En métaphysique, c'est Dieu que nous plaçons au sommet de l'univers. La matière première se trouve au degré le plus infime de l'être. Pour nous, la métaphysique est la première des sciences rationnelles; la science expér. se trouve encore au bas de l'échelle: elle explore les modes quantitatifs: les déterminations les plus pauvres de l'univers.

Si nous mettons l'art au premier rang, c'est l'inverse qui a lieu. Tout est régi par la physique qui prend la place de la métaphysique. Le sujet principal de la métaph. - Dieu - est remplacé par le sujet principal de l'activité fabricatrice de l'homme: la matière comme entité à dénuder de toute nature: la privation. David de Dinant encore.

La suprématie de la métaphysique n'enlève rien à la science expérimentale qui dans son domaine propre jouit d'une parfaite liberté. La suprématie de la physique n'est compatible avec aucune autre science. Elle ne peut que nier.

La primauté de la physique est même incompatible avec l'idée de science: elle peut occuper le premier rang que si elle se nie comme science. La mathém. intérieure à la physique.

11) Négation de finalité. L'idée de fin s'oppose à l'indétermination: la fin est un terme défini: une détermination qui régit. Elle est la première des causes. (^{la}De)primauté de l'art, doit rejeter la finalité parce qu'elle doit rejeter toute détermination autre que celle que l'on impose aux choses.

Ce qu'il y a de plus étrange dans les conséquences de cette position, c'est que le produit de l'art, l'œuvre, aussitôt achevée, doit être abandonnée à son tour. Car l'œuvre achevé est une détermination, un arrêt, un obstacle à la liberté.

De là le refus de la propriété: s'approprier quoique ce soit, s'approprier son œuvre, c'est se soumettre à une détermination, c'est la reconnaître, c'est un obstacle à la liberté.

(p. 7b) Bref, l'art doit abandonner indéfiniment ses produits. Il faut qu'il demeure penché sur le gouffre de l'indéfini; qu'il anéantisse ses œuvres à mesure qu'elles sont accomplies. C'est un art qui doit se nier indéfiniment soi-même.

La production n'est légitime que dans la mesure où elle suprime.

12) C'est un extrinsécisme absolu. L'art qui n'est point véritablement créateur (au sens métaphysique) est un principe extrinsèque qui se superpose à une matière et qui n'imprime dans cette matière qu'une forme accidentelle et artificielle, qui ne pénètre pas dans cette matière.

L'immanence est niée dans la négation de la vie.

Le monde est une pure extériorité.

Le monde se trouve dans un état d'écoulement indéfini: mobilisme absolu. Il est indéfiniment séparé d'un terme: indéterminisme absolu: de là son unité: unité analogue à celle de la matière première.

13) Cela établit l'homme dans un état de médiocrité qui prend des proportions diaboliques. C'est au fond l'indétermination, le non-être, qui s'affirme comme fin. C'est le repos dans l'irrésolution. Nous donnerons plus tard des exemples de cette médiocrité.

N.B. La vraie méthode à suivre pour montrer les conséquences de cette position consisterait à prendre notre philos. à en démontrer les conséquences pour chaque thèse fondamentale.

(p. 8) Passons maintenant à Carrel.

Dans sa préface il nous dit pourquoi il écrit ce livre. (p. VI)

1) Ce n'est pas que dans le monde de la matière inerte qu'il existe des lois.

Il y a des lois intérieures à l'homme. L'homme ne peut pas se considérer comme une pure liberté affranchie de toute détermination.

2) Le mal: la civilisation industrielle. Il ne s'oppose pas à l'industrie, mais à l'industrialisme comme caractère prédominant d'une civilisation, où l'attention de l'humanité se porte exclusivement sur la machine comme le moyen d'atteindre à sa fin.

§ I

chap. I Il y a une inégalité étrange entre les sciences de la matière inerte et celles des êtres vivants.

- 1) Le haut degré de mathématisation dont les sc. physiques sont susceptibles s'explique par le caractère élémentaire de leur objet et la facilité de l'abstraction.
- 2) La complexité (étrange au point de vue physique) des phénomènes de la vie requiert plus d'expérience; l'abstraction qui suppose toujours une certaine séparation et par conséquent une certaine expérience achevée, est plus difficile. La vie est plus réfractaire à la mesure et la mathématisation, plus difficile à reconstruire. Actuellement elles se trouvent encore pour une très large part à l'état descriptif, et proprement préscientifique (Sc. étant plus que conn. du "quia" et de l'"an est".)
- 3) Cette complexité n'est pas homogène. Il ne s'agit pas d'une complexité qui se trouve sur un même niveau. L'homme surtout comporte plusieurs couches qui ne peuvent pas être assimilées les unes aux autres: elles semblent irréductibles entre elles. Il faut s'incliner devant le fait de la nécessité d'avoir recours à plusieurs sciences expérimentales, et à d'autres connaissances qui ne sont pas proprement expérimentales.
- 4) Enfin il donne quelques exemples de notre ignorance de l'homme.

p. 9)

§ II Raisons de cette ignorance.

- 1) Le manque de loisir. Primum vivere - homo faber. Cf. Arist. Met. I
art a) art mécanique
 b) mathématiques appliquées (Egyptiens)
matér. c) Physique expér. mêlée de philosophie (Thalès)
primit. d) mathém. comme sc. (Pythag.)
 e) les mathématismes (" - Platon)
 f) métaphysique (Arist.)

N.B. Dans les temps modernes, marche inverse.

PLATON	a) Univocisme de Scot. (Il se rattrape, mais...) b) extrinsécisme de Vasquez, Molina et Suarez	vérité présence éternité liberté nature
Conscients	Pyth. c) mathématisme de Descartes, Malebranche, Leibniz Présocr. d) confusion de sc. expér. et de phil. chez Kant Héraclite et e) Idéalisme et phil. de l'Histoire de Hegel + déterminisme Parménide mécanicisme, et scientisme du XIX ^e siècle Art f) matérialisme dialectique du communisme. Dans ce dernier cas, ce n'est pas le manque de loisir, mais le besoin de faire dans tous les domaines de l'activité.	

2) L'inconscience de l'homme moderne. Son indifférence devant les problèmes de l'existence. "To be or not to be that is the question." Pas de crainte de la mort par médiocrité. Donc pas de force. La métaphysique était une source d'inquiétude. La sc. expér. est consolatrice: elle nous donne des Fords, des glacières, des sérums.

3) La structure même de notre intelligence.

- 1) Aristote, Métaph. II.
- 2) St. Thomas, passim, mais surtout: de Trin. VI al, ad. 2:
"Cum enim mathematica sit media inter naturalem et divinam, ipsa est utraque certive..."
Aussi Ethic. VI, lect. 7; In I Post. An. lect. 1.
- 3) Bergson (Cf. Notes Carrel, p. 119)

4) La complexité de l'être humain. La science de l'homme doit utiliser les concepts des autres sciences, mais elle doit avoir aussi les siens propres. Tout cela est définitif. Il faut le reconnaître.

(p. 10)

5) Carrell tient à la multiplicité des sc. expér. On ne sait pas de quelle nature est cette multiplicité, il la ramène à la question des concepts opérationnels (Pas exagérer ces concepts).

Voici brièvement notre avis:

"Les sciences expér. soutenues par leur objet formel "quo" et "quod".

"Quo": l'abstraction physico-mathématique.- Décrite par J.S.Th. - Logique: sur la subaltern. Spéc. I 827.
"Quod" les modi quantitativi.

Cf. Notes →

Cf. Rev. Thom. - IIe Partie, no nov. déc.
Desclée de Brouwer
Paris
Bruges

(p. 11) I 75
III 208
IV 361, 361-2.

Lire Carrel

§ III (p. 12) tous les textes indiqués)

§ IV p. 22-24

Carrel indique les désavantages. Mais ce qui est vraiment la cause, c'est ce qu'il dit incidemment à la p. 23. On ne reconnaît pas la sc.

§ V p. 27, 30

Voici des exemples: Encycl. of M. Kn.

§ VI p. 31-32, 32.

Réponse à deux questions:

I Pourquoi se laisse-t-on fasciner davantage par le monde physique que par le monde biologique?

II Comment expliquer cet énorme déséquilibre qui existe entre le monde astronomique et microscopique d'une part, et le corps humain d'autre part?

I cf. Notes par 99.

"La raison qui empêche d'embrasser aussi bien l'ensemble des concordances, c'est l'insuffisance de l'expérience. C'est pourquoi ceux qui vivent dans une intimité plus grande des phénomènes de la nature, sont aussi plus capables de poser des principes fondamentaux, tels qu'ils permettent un vaste enchaînement. Par contre, ceux que l'abus des raisonnements dialectiques a détournés de l'observation des faits, ne disposant que d'un petit nombre de constatations, se prononcent trop facilement. On peut se rendre compte, par ce qui précède, à quel point diffèrent une méthode d'examen fondée sur la nature des choses et une méthode dialectique." ...

De Ge. et Corr. I 2.

Nous concevons l'univers comme une œuvre d'art, non divin, car alors nous reconnaissons la nature, mais comme une œuvre d'art du genre de l'art humain: une étoffe malléable est donnée, le reste est superstructure.

C'est pourquoi notre vision du monde moderne est essentiellement anthropomorphique, et en (un) sens plus profond à la fois et plus superficiel que celui des peuples sauvages et incultes, dont le monde est plutôt animal, et "familier".

(p. 14) Nous disions l'autre jour que lorsque l'homme se donne tout entier à l'investigation expérimentale de la nature, il se détourne de lui-même. Si les anciens ont péché par un excès de dialectique - appliquant la dialectique à un domaine où il reste stérile-, les modernes se perdent dans les sciences qui mesurent, dans les sciences de la matière. Nous avons dit aussi pourquoi les sciences de la matière sont pour nous si tentatrices. C'est que les sciences expérimentales dont la physique nous fournit le type idéal, sont en grande partie des arts: des arts où l'homme peut imposer aux choses sa propre mesure humaine.

(p. 15) Dans les sciences expérimentales nous restons à la surface des choses, surface extrêmement compliquée, il est vrai, mais elle reste une surface. Les sciences expérimentales s'appuient sur une expérience qui diffère profondément de celle sur laquelle est fondée la philosophie: dans le premier cas on fait des expériences, dans le dernier on la subit.- La première est communicable, la dernière est essentiellement incomunicable. L'expérience scientifique a quelque chose de démonstratif, l'expérience philosophique est un pur point de départ. Tous les hommes sont capables d'apprécier une expérience scientifique; mais l'expérience sur laquelle s'appuie la philosophie est une chose sur laquelle il faudrait être d'accord avant de pouvoir discuter.

Et voilà pourquoi l'expérience scientifique est plus facile: elle est plus démocratique: elle a quelque chose d'indiscutable. Elle nous donne un sentiment de sécurité. Nous y sommes chez nous. C'est ce qui nous fait croire que sa méthode est la méthode idéale pour explorer le monde. Mais, nous oublions de nous demander si le monde lui-même, si la nature elle-même que nous désirons explorer est bien d'accord avec nous.

(p. 16) Est-ce que le progrès de la science consiste bien à rendre les choses

plus faciles et à les tirer à notre niveau; ou bien consiste-t-il aussi et avant tout à pénétrer dans la difficulté même de la chose que l'on étudie. Est-ce que les choses qui sont les plus connaissables par rapport à nous sont aussi les plus connaissables en soi.

Le scientisme est fondé sur le postulat que l'objet de la connaissance humaine est un objet essentiellement mesurable, et qu'il est impossible de connaître autre chose que son aspect métrique. Pour justifier ce postulat, on apporte deux arguments: 1^o le fait que tous sont d'accord sur les faits expérimentaux, 2^o le succès même des théories scientifiques: leur succès purement théorétique aussi bien que leur succès pratique. La science des anciens qui s'occupaient de choses très abstraites ne nous donnaient que des inquiétudes métaphysiques; la science moderne nous donne par exemple des glacières électriques et des sérums contre les clous, des choses parfaitement indiscutables.

(p. 17) Acceptons pour un instant l'hypothèse scientiste. La science de la réalité est essentiellement métrique, et par conséquent expérimentale. Si la science expérimentale est suprême, elle devra remplir le rôle de sagesse, elle devra nous livrer les normes de vie.

Considérons tout d'abord cette position au point de vue purement théorétique.

1) Au point de vue métaphysique: elle est la négation même de la métaphysique, non seulement comme science qui s'occupent de mondes immatériels qui sont par conséquent inexpérimentés, puisque nous les définissons comme transmétriques, mais avant tout comme science qui s'arrogerait un domaine d'expérience non-scientifique. Le scientisme ne pourrait logiquement admettre l'existence de Dieu que si l'on pouvait en rencontrer le besoin pour équilibrer une équation, équation qu'il faudrait ensuite pouvoir vérifier dans l'expérience. La métaphysique n'est par conséquent admis que dans la mesure où il n'est pas métaphysique. L'origine métaphysique du monde devient un faux problème, de même que sa finalité.

(p. 18) 2) Au point de vue mathématique. Dans le scientisme, la mathématique devient nécessairement une fonction de la physique. En effet, l'homme lui-même est avant tout une réalité physique. Or, c'est l'homme réalité physique qui est mathématicien. Par conséquent, le mathématicien doit s'expliquer par le sujet qui est physique. Et l'amour des mathématiques pures dans la mesure où il se détournerait du physique, devrait être considéré comme une maladie de la matière. Car, notons-le bien, le scientisme est nécessairement matérialiste dans la mesure où il croit que toute réalité est mesurable.

Et pourtant, le scientiste a un grand respect pour le mathématicien. Mais ce qu'il envisage dans le mathématicien, ce n'est pas la science, mais l'art: c'est le logicien: le fabricateur. A ses yeux, la mathématique est un art qui pourra servir la science qui est essentiellement expérimentale.

(p. 19) Le mathématicien (je ne dis pas le mathématicien), est à sa façon un scientiste, dans la mesure où il croit que toute réalité est essentiellement mesurable. Il n'y a aucune différence entre le mathématisme réaliste et le matérialisme.

3) Le scientisme au point de vue expérimental. Le fait de considérer le scientisme, qui prétend que toute science est nécessairement d'ordre expérimental, le fait de le considérer au point de vue des sciences expérimentales peut paraître paradoxal. Et pourtant, on peut le faire, puisque même le scientiste admet qu'il nous reste encore des choses à apprendre au point de vue expérimental: il reste un certain inconnu.

Erigéant la méthode expérimentale en idéal, le scientiste a pourtant fermé le domaine de l'inconnu: l'inconnu n'est autre chose que du métrique inexpérimenté. L'inconnu qui échapperait à l'expérimentation doit être considéré comme néant.

Et qu'est ce que cela veut dire au point de vue des sciences expérimentales? Cela veut dire que si l'expérience se heurte à des phénomènes qui résistent à la

(p. 20) rigueur métrique et aux schèmes mathématiques que nous imposons aux choses - schèmes que nous imposons parce que nous nous sommes fait l'idée que la réalité y répond - Si nous rencontrons des phénomènes qui résistent à la rigueur métrique, il faudra les nier; il faudra attribuer cette résistance à notre ignorance: ignorance qui n'est pas tout à fait ignorance, puisqu'on a déjà affirmé que l'inconnu est métrique. Si les phénomènes biologiques ne sont pas susceptibles de s'exprimer en langage mathématique et rigoureux, c'est que biologie est synonyme d'ignorance.

Si nous définissons les sciences de la vie comme des sciences qui concernent des phénomènes plus ou moins spontanés, et où la méthode de la physique ne s'applique pas purement et simplement, nous définissons les sciences biologiques par notre ignorance.

(p. 21) Par conséquent, si les phénomènes vitaux comportaient un certain aspect qui résiste à la rigueur métrique, si la vie était caractérisée par une certaine spontanéité, il y aurait là un domaine réel inaccessible à la science expérimentale entendu au sens scientiste. Et si l'homme était non seulement un être vivant, mais un être intelligent et libre, tout ce qu'il a de plus caractéristique échapperait à la science expérimentale.

Mais il n'est pas nécessaire de monter si haut. Si même dans le domaine de la physique expérimentale il y avait des phénomènes qui ne reflètent pas la détermination de la rigueur mathématique, il faudrait nier leur réalité. Et c'est ce que font d'ailleurs les scientistes: ils attribuent le caractère statistique des lois physiques à notre ignorance.

Vous aurez remarqué que l'ignorance a, en scientisme, un sens extrêmement connu: elle est au fond une négation de l'ignorance: elle nous dit que ce que nous ignorons n'est pas ignoré, puisqu'on sait d'avance que l'ignoré est métrique.

Comme nous disions l'autre jour, il n'y a rien qui peut être comparé au dogmatisme du scientisme: et pourtant, le scientisme a été inventé, dit-on, pour combattre le dogmatisme.

On reprochait au métaphysicien de prétendre tout savoir: puisqu'il parle (p. 22) de l'être en tant qu'être, par quoi le métaphysicien semble vouloir faire le tour de toute réalité existentielle et possible; le métaphysicien ne se contente pas de vouloir nous éléver au dessus de l'expérience, il veut même ériger sa science en sagesse, sagesse qui doit diriger non seulement notre vie spéculative, mais même la vie pratique.

Le scientiste veut nous débarrasser de cette tyrannie. Et comment? Il commence par une affirmation dogmatique qu'aucun métaphysicien n'a jamais osé faire: il prétend que tout connaissable est d'ordre métrique. Sa prétention est par conséquent à la fois plus vaste et plus déterminé que celle du métaphysicien. Dire que tout est métrique, cela suppose qu'on a fait le tour de toute réalité. Dire que les choses ne sont connaissables qu'en tant qu'elles sont métriques, c'est encore prétendre à une connaissance compréhensive du connaissable. Le scientiste aussi prétend embrasser le tout des choses. Et par là, il ne diffère p. 23) pas du métaphysicien. Mais le scientiste va plus loin que le métaphysicien. Non seulement il prétend à une connaissance compréhensive du tout, il impose à ce tout une détermination à laquelle le métaphysicien, du moins quant à son point de départ, n'aurait osé songer: le scientiste prétend que le tout est transcendentalment mesurable. Le métaphysicien n'aurait jamais dire autant. Quant au point de départ il est beaucoup plus humble: il ne prétend pas savoir que l'idée de l'être implique l'idée de mensurabilité. Sans doute les choses qui nous entourent sont mesurables, mais il ne prétend pas savoir si cette mensurabilité épouse l'être. Ce n'est qu'après une longue élaboration qu'il peut affirmer l'existence du transmétrique.

Le point de départ du scientisme est par conséquent incomparablement plus dogmatique que ne pourrait l'être celui du métaphysicien, qui est au fond le plus modeste.

(p. 24) Le scientiste est ainsi obligé d'attribuer à la science expérimentale le rôle qu'attribuaient les anciens à la métaphysique: science suprême, la physique devra servir de norme et de guide pour la vie humaine. C'est la physique, et la biologie dans la mesure où celle-ci participe de la physique, qui devra nous dire le destin de l'homme. Et si ce destin est encore inconnu, il faudra évidemment attendre et s'ajuster tant bien que mal aux conditions présentes. C'est la physique qui devra nous dire comment diriger la famille et la société politique, et le reste.

Imaginons à côté de cette hypothèse scientiste qui est le plus pleinement vécue en Russie, imaginons une autre hypothèse plus ample: supposons, avec les anciens, que ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, échappe totalement à la science expérimentale; supposons que l'intelligence humaine, en tant qu'elle est engagée dans les sciences de la matière, soit non seulement occupée de ce (p. 25) qu'il y a de plus superficiel et de plus imparfait dans le monde, mais que cette étude même fait uniquement appel à ce qu'il y a de plus inférieur dans cette intelligence. Dans cette dernière hypothèse, le scientisme sera un renversement total de l'ordre: il se tournera vers la matière comme vers une fin. De même que le métaphysicien se tourne vers Dieu comme vers sa fin; de même le scientiste se tourne vers la matière comme vers sa fin dernière: il suit l'idée de David de Dinant qui stultiosima posuit Deum esse materiam primam.

Nous avons vu ce qui arrive au point de vue hiérarchie des sciences lorsque nous érigéons la science expérimentale en science suprême. Considérons maintenant les conséquences de cette attitude, dans le domaine moral.

1° Au point de vue de la finalité de l'homme: Ce qui nous frappe le plus dans le scientisme envisagé à ce point de vue, c'est la médiocrité et l'indétermination.

(p. 26) a) L'indétermination. La finalité de l'homme est un problème qui n'embarrasse pas le scientiste: au fond elle ne l'intéresse pas. La vie humaine consiste à s'ajuster à son milieu: à son milieu sensible, puisqu'il n'en admet pas d'autre. Cet ajustement se poursuivra indéfiniment: et avec lui le bonheur de l'humanité grandira toujours. Si on lui demande en quoi consiste ce bonheur, il répondra: par l'ajustement au milieu. Si on lui demande en quoi consiste cet ajustement, il répondra victorieusement: c'est justement ce que nous en savons pas: si nous le savions, nous nous ajusterions.

Ajoutons qu'il existe tout de même un bonheur qui est spécifiquement scientiste: c'est celui d'être scientiste: celui de savoir vivre dans cet état d'indétermination, et d'accepter avec bonhomie le vague de l'avenir: il se plaint dans les possibilités de l'indétermination: et ces possibilités ne l'intéressent qu'en tant qu'elles participent de l'indétermination.

(p. 27)

Cette attitude même suppose une grande médiocrité: une résignation sans tourment: un espoir dans l'éternelle médiocrité. Les grandeurs dont rêve le scientiste ne dépasse pas l'idée d'une automobile pour chaque membre de la société, et la suppression des misères qui accablent l'humanité: c'est-à-dire les épidémies, et les guerres dont la science devra nous délivrer. Le bonheur est cette chose inconnue qui résultera de l'absence de ces calamités. C'est un bonheur que l'on cherche par voie d'élimination d'obstacle. Le bonheur dont rêve l'aveugle, c'est celui de ne pas être aveugle. Et pourtant, ne pas être aveugle ne veut pas ~~rien~~ nécessairement dire "voir". Il n'y a au fond rien de positif dans les aspirations du scientisme: le scientisme consiste justement dans la négation des aspirations positives. Il veut fabriquer son bonheur: il rêve d'un bonheur qui sera une œuvre de l'art humain - et qui se détourne de la détermination de la nature.

(p. 28)

Considérons maintenant les conséquences du scientisme dans le domaine de la morale individuelle. Cette morale sera purement prohibitioniste. Tout est permis sauf ce qui est défendu par la science. Ce qui est permis est indéterminé - c'est ce qui est défendu qui est déterminé. Il faudra pratiquer une certaine tempérance pour des raisons biologiques: l'intempérance est nuisible à la santé; il faudra une certaine pureté de vie, car la débauche est cause de maladies, et souvent même de folie. Cette morale biologique est purement extrinséciste. Il faut être un homme médiocre pour savoir y obéir. Elle met l'homme dans une situation vraiment tragique: car ces raisons sont à la fois vraies et indignes de l'homme: elles sont essentiellement ennuieuses, puisqu'elles ne sont que des restrictions. L'idéal serait de pouvoir supprimer ces restrictions que nous impose la science. En attendant l'individu peut continuer à vivre dans cet espoir.

(p. 29) Quant à la liberté humaine, le scientisme professe des idées assez paradoxales. Si on le poussait assez loin, il serait obligé de nier la liberté, puisque celle-ci échappe à la mesure et à la rigueur. En même temps, le scientisme prétend donner aux individus un maximum de liberté: on peut faire ce que l'on veut; il prétend nous libérer des règles de la morale. Il aspire vers une liberté qui sera en même temps la négation de toute détermination: et cela nous fait songer à la matière première qui est à la fois indétermination et négation de la liberté.

En pratique, l'homme est libre, c'est-à-dire qu'il peut tout faire sauf ce qui est défendu par la science.

La morale familiale est profondément affectée par le scientisme. La vie conjugale est une institution purement biologique: là aussi tout est permis sauf ce qui est démontré nuisible par la science expérimentale. Sa fin principale n'est pas par la procréation, mais la satisfaction des besoins qui, nous assure-t-on, sont biologiquement plausibles. Le divorce ne peut être

défendu que si la science expérimentale nous montre qu'il entraîne des conséquences fâcheuses, c'est-à-dire du désordre dans la société, et une certaine injustice.

Dans l'éducation des enfants, il faut tenir compte uniquement des renseignements de la science expérimentale: il faut leur donner des vitamines, il faut les envoyer à l'école pour apprendre la science expérimentale moyennant laquelle ils pourront s'ajuster à leur milieu dans lequel on poursuit l'ajustement aux conditions de la vie qui sont déterminées par la science expérimentale qui a comme fin d'ajuster ces conditions, etc. Et enfin, lorsque les enfants sont ajustés, ils pourront songer à ajuster d'autres enfants aux conditions de l'existence, etc... et tout cela pour le plus grand bien de l'humanité et de la civilisation.

(p. 31)

Au point de vue de la société politique, les conséquences du scientisme sont celles que nous constatons autour de nous. Le scientisme nous pousse à la fois à l'individualisme américain et au communisme soviétique: c'est-à-dire à l'industrialisme dont nous parle Carrel: il nous conduit à la conception d'un état où les individus seront à la fois absolument libres et absolument fonctionnels de l'état: où ils seront à la fois banquier et esclave.

Evidentia

Vers 1937

- ① i) Le matérialisme
ii) Le mathématisme } 10 petites pages blanches

- ② ii) La métaphysique petites pp 1, a, b, c.

- ③ Divertissements sur l'Evidence pp. 1 à 27

Appendice sur la généralisation
mathématique pp 28 à 30

le 2 dec. 1937 :

Divertissements sur l'Evid.

Soc. de Phil. de Québec

Dates

pp. 5 - 13. III

pp. 21 - 28. III -

- ④ Bréviaires de ③

~~Montrer les liens entre les implications logiques et nécessaires dans ces trois théories et assurer une approche critique.~~

I. De Matérialisme.

a. Comme chose et matière. C'est à dire si \mathcal{B} symbolise l'ensemble des éléments de la classe "n'importe quoi", et \mathcal{M} la classe "choses matérielles",

$$(\mathcal{B} < \mathcal{M}),$$

c'est à dire

$$(\mathcal{B} < \mathcal{M}) \equiv (\mathcal{B} \bar{\mathcal{M}} = \emptyset).$$

Pris que \mathcal{B} est non-vide et

$$(\mathcal{M} = \mathcal{B}) \equiv (\mathcal{M} < \mathcal{B}). (\mathcal{B} < \mathcal{M}).$$

d'où la tautologie

$$\mathcal{B} + \mathcal{M} = \mathcal{M}.$$

S'ori l'énoncé matérialiste du principe de contradiction,

$$\mathcal{B} \bar{\mathcal{M}} = \emptyset$$

où 0 est l'impossible.

(2)

Si l'on admet que le principe d'identité est un jugement, et non une théorie, il comprend sujet déterminable et prédicat déterminant non déterminé inconvertisible. Il nous apprend quelque chose sur sujet de S . Dans le cas présent, il sera S et P sera P . Si on le principe d'identité

$B < M$,

on y nous apprend quelque chose au sujet de M ; ce qui est possible sans théorie, puisque

$$B \bar{M} = 0.$$

Fin, tout élément chasse l'élément de B sauf M , et l'unique élément de B qui n'est pas chassé est évidemment M .

Il résulte donc que \bar{M} est l'unique élément de B .

On d'autre forme, non que $B < M$ soit un jugement, il faut que le sole individuation aboutisse à indéfiniment, et ny la formule transcendante aboutisse déterminée, dans le sens $\bar{M} = M$ ($\bar{M} = 0$). Il semble alors nécessaire certain. Ny me plus le précisat universel de B que si M est immédiatement connu comme impossible.

On peut aussi dire que \bar{M} est l'unique élément de B qui a l'évidence M immédiate et aboutit directement à M .

De l'Mathématique.

(4)

- a. Une chose est quantitative. C'est à dire que le nombre et la grandeur. C'est à dire, si \mathbb{Q} représente la classe "n'importe quoi" et \mathbb{P} la classe "chose quantifiable",

$\mathbb{P} \subset \mathbb{Q}$

$$(\mathbb{P} = \mathbb{Q}) \equiv (\mathbb{P} \subset \mathbb{Q}) \cdot (\mathbb{Q} \subset \mathbb{P}).$$

Il en résulte du principe de contradiction,

$$\mathbb{P} \setminus \mathbb{Q} = \emptyset$$

C'est à dire

Il n'existe pas d'hypothèse $\mathbb{P} \neq \mathbb{Q}$ sans cette hypothèse.

$$(\mathbb{P} \neq \mathbb{Q})$$

Mais

$$\mathbb{P} \neq \emptyset$$

Il est impossible, sans logique classique, de démontrer

(5)

$$\bar{\mathbb{P}} = (\mathbb{U} - \mathbb{P}) = \mathbb{Q}$$

~~\mathbb{P} désignent le contenu \mathbb{P} dans \mathbb{U} .~~

En mathématique, \mathbb{P} n'a pas une sous-classe de \mathbb{U} , de sorte que

$$\mathbb{P} \not\subset \mathbb{U}$$

Précisément,

cependant que ~~$\mathbb{P} \subset \mathbb{U}$~~ sans aucun rapport avec \mathbb{P} ni \mathbb{U} .

$$\mathbb{P} = \mathbb{U}$$

- b. Le principe d'identité s'énonce

$$\mathbb{P} \sim \mathbb{P}$$

Il sera indéterminé non seulement quant aux éléments, mais aussi quant aux classes \mathbb{P} et \mathbb{U} ; le prédicat $\mathbb{P} \sim \mathbb{P}$ sera primitif, indépendamment des autres

déterminées

être, connaitre un élément en

(6)

tant que Q , ce n'est pas le
connaitre en tant qu'appartient
à la classe M ou \bar{L} , sinon

$$Q = M \bar{L}$$

c'est à-dire que Q ne serait
plus prédictif pour conduire des
H. Si d'autres termes, alors
que Q soit une finalité
~~finalité~~ il n'est nécessaire
que les sous-classes de H
soit inévidentes; que le sujet
abstrait ~~matériel~~ n'ait pas
~~les types auxquels~~ ci ces
classes et peuvent aux éléments
de ces classes.

B, dans l'hypothèse matérialiste
elle inévidence est impossible.

Si, étant donnée l'évidence du
matérialisme $Q = 0$, celui-ci
doit varier avec évidence abstraie

que la certitude matérielle du
matérialisme — $M = 0$, ou $Q \cap M =$
n'est possible que si M prédictif
et aussi indéterminé que son
sujet H. Ce d'après la certitude
matérialiste il est impossible
de connaître M en tant que
 M dans la certitude matérielle

~~que~~ ~~que~~ ~~la~~ ~~sécurité~~ ~~matérielle~~
~~soit~~ ~~l'assurance~~ ~~que~~ $M \neq Q$
~~soit~~ ~~l'impossibilité~~ ~~de~~ ~~que~~ Q
est impossible que $L = 0$ soit
évident.

Si d'autres termes, le matérialiste
définit l'évidence matérialiste
comme le produit de deux
évidences. C'est dire que
ce dernier ne peut être certain
de la ~~assurance~~ ~~matérielle~~
 $M = 0$ que dans la mesure
où il saura M est impossible

qu'il connaît ce qu'il connaît (8)

le plus; pourtant il est évidemment
qu'il doit croire de ce dont il
est le plus certain; la curiosité
de la nature et proportionnelle
à son ignorance de la nature.

Si le matérialisme pouvait
faire une impression si forte en France
sur les mathématiciens, il devrait être
dans l'opinion, il devrait être dans
ses premiers principes indémontables.

C'est d'ailleurs ce qui il demande
du matérialiste lorsqu'il pose
que celui-ci admet la probabilité
de $\bar{\eta} = 0$. C'est donc en effet
l'hypothèse de l'intégration
absolue η de $\bar{\eta} \neq 0$, il
qui est à l'inverse de celle
qui est à l'opposé de la théorie
de la nature. Il me paraît pas démontrer
la probabilité de $\bar{\eta} = 0$.

Il est d'abord comme le matérialisme
il est impossible pour il
existe une matérialité. Un individu

peut dire $\bar{\eta} = 0$, mais cette (9)
est une chose. Il est évidemment
impossible pour cela que ce sera-
telle impossibilité être immédiatement évidente, il se
impose de la démontrer.

Le matérialisme est une intégration
qui se fait par l'homme
d'après d'abstraction
d'intelligence matérielle et
d'ailleurs comme elle le contient
une grande sensibilité. A. V. on
peut dire que le matérialisme que
dans la mesure de l'intelligence
ne transmet pas.

III. La Métophygie

C'est Thompson toute discorde
avec une matérialité ~~au contraire~~
impossible, puisqu'ell supposait
que la certitude abolute $\bar{N} = 0$
n'existe pas authentique. Mais
tous deux sont absolument
incompatibles.

Si le matérialisme connaît
l'épreuve dernière le signe $=$, son
cercle de certitude ferait

complet. ~~Par contre, si~~
~~ce cercle n'est pas fermé,~~
~~alors l'épreuve de la certitude~~
~~est démontée et~~
~~l'incertitude est~~
~~restée.~~

Si à la certitude
 $N \leftarrow E$
et $R \leftarrow E$,

il ne vaut aucunement que

$E - (R + I) = 0$

ou il n'existe pas l'incertitude.

Or on pourra jamais le faire
démontrer, puisque la démonstration
nécessiterait la certitude

$R = 0$, et elle devrait être
la absence de certitude ...

donner une évidence indémontrable.

Sur, $E \setminus E$ la seule évidence

première pour lui il y aue

$$(E \setminus E)$$

E est une classe indéfinie ou
elle-même. Il n'y aue

$$(E = E) \equiv (EE = 0)$$

c'est à dire

$$E + E = E$$

C qui ne dit rien du tout.

Si on le p. d. c. r. p. t.

$$E \bar{E} = 0$$

c'est au princ. d'individu,

$$E_1 \setminus E_2$$

ou E_1 et indéfinie, et E_2
est formalité "vta".

Par conséquent.

$$E_1 - (M + Q) = S$$

21

Revenons à l'hiérarchie

les implications fondamentales

et leurs causes pour que ces

trois périodes aboutissent une.

évidence critique. Chacune

des ces périodes aura

précédemment été étudiée. L'évidence

est une évidence originelle

abstraite, et à laquelle toute

conclusion doit être immém

d'une façon ou d'une autre.

Si nous nous plasons dans

l'hypothèse privée et impossible

absurde, classant des hypothèses

universellement indéfinites,

elles devront appartenir nécessairement

des certaines parties du jeu.

Quoi qu'il en soit nous disons

que cette évidence est originelle

et abstraite, c'est qui elle est

étiquetée "inélabile".

22

des l'origine et leur voyage (b) inébranlables. Il a certitude d'ignorance et revient à l'incertitude que j'a écrit dans le
Premier ouvrage sur la science de la physique universelle évidente. Il faut donc supposer que dans les deux hypothèses toutes deux c'est l'omnipotence de la cause de l'hypothèse. Ainsi lorsque le mathématicien affirme que toute chose est mathématique cela suppose qu'il connaît d'une certaine manière toute chose. Si il ne connaît pas tout ce qu'il connaît il n'est pas mathématicien mais que tout ce qu'il connaît n'est pas tout. Si on est mathématicien il n'est plus mathématicien car il

Cette inscription est incompréhensible avec l'évidence. Veuillez que je caractérise le dessin de la une chose invraisemblable.

Que l'Améthyste a Capelle
Nous fûmes appelés à l'heure
Personne. Elle et nous condition
de pensée; alors elle est moins
indispensable pour faire la pensée.
Si je ne connaissais pas d'une
certaine manière toutes choses
il me serait impossible de faire
que je ne suis pas tout. Et de
~~mais~~ Et de faire. Si je
n'étais pas certain de ne pas
croire en une chose, je n'aurais
d'autre pensée.